

ADRIAN TUDURACHI

« DÉSI R NATIONAL » ET VIE VOUÉE DANS LES BIOGRAPHIES DU XIXE SIÈCLE

Le « désir national » dans les biographies de grande série

Les premières collections de biographies d'écrivains paraissent en Roumanie après 1864. Il s'agit d'un manuel pour les classes supérieures de gymnase (1864-1865), d'un recueil des portraits des auteurs distingués, publié d'abord en feuilleton (1865-1868) et puis dans un livre intitulé *Le Panthéon Roumain* (1869), enfin, d'une sorte d'abrégé d'histoire littéraire, *Conspect sur la littérature roumaine et sur ses écrivains des origines jusqu'aujourd'hui* (1875-1876)¹. En tout, environ 350 biographies diffusées à grande échelle dans l'intervalle d'une décennie. La quantité oblige, ce qu'on voit ici sont souvent des vies des « anonymes » : des écrivains mineurs, des écrivains oubliés de nos jours ou même des personnalités qu'on aurait de la peine à qualifier comme « auteurs ». Tel homme qui s'est distingué par son goût pour la littérature et qui s'est investi dans la constitution d'une belle bibliothèque, tel autre qui a beaucoup de projets mais qui n'a pas encore publié, tel autre qui après avoir écrit un article ou une traduction s'est dédié à un métier plus profitable. En fait, il n'y a dans cette politique biographique aucun privilège visible accordé aux écrivains classiques, réputés soit par leur ancienneté, soit par leurs réalisations. Les récits de vie qui leurs sont dédiés ne se distinguent ni par leur étendue, ni par leur vocabulaire. Ce n'est pas qu'ils ne soient pas reconnus en tant qu'auteurs du canon, qui donnent les modèles d'écriture les plus appréciés. Mais les biographies fonctionnent sur une logique différente : leur critère de sélection favorise l'extrême contemporain. Ces récits concernent des vies en train de se faire. Ainsi, dans la série comprise sous le nom du *Panthéon Roumain*, au moment de l'apparition moins de 10% des personnalités sont mortes, ce que, pour un « panthéon » est à peine concevable. Dans le manuel pour la 8ème du gymnase, près d'un tiers des écrivains ont de 28 à 40 ans. Et la proportion est encore plus favorable aux jeunes dans le *Conspect sur la littérature roumaine et sur ses écrivains des origines jusqu'aujourd'hui* : une centaine d'auteurs, presque la

¹ Arune Pumnul, *Lepturariu rumânesc* [Livre de lecture roumain], Tome IV, pars 1-2, Viena, Editura Cărților Școlare, 1864-1865 ; Vasile Gr. Pop, *Conspect asupra literaturii române și literaturii ei de la început și până astăzi în ordine cronologică* [Conspect sur la littérature roumaine et sur ses écrivains des origines jusqu'aujourd'hui en ordre chronologique], pars 1-2, București, Tipografia Națională C.N. Rădulescu, 1875-1876 ; Iosif Vulcan, « Panteonul Român » [Le Panthéon Roumain] (1869), in *Publicistică*, édité par Lucian Drimba, București, Minerva, 1989, pp. 7-112.

moitié, sont nés entre 1840 et 1854, ce qui situe la moyenne dans une fourchette de 21 à 35 ans.

Sans doute, ces biographies présentent-t-elles des vies-modèle. Mais leur exemplarité est à préciser² : il ne s'agit guère des vies exceptionnelles des quelques auteurs bénis, dont les moyens de réalisations sont rares et distantes, inaccessibles au commun des mortels. Ils ne font rien d'extraordinaire, ces auteurs. Ils travaillent dans les ministères, ils ramassent des livres ou écrivent dans les gazettes. Et pourtant, ils ne sont pas moins des « exemples ». Leur activité modeste ne les empêche pas de servir en tant que modèles : bien que médiocre, leur vie n'est pas anodine, sans un cours orienté, sans destinée. En fait, ce qu'on montre sont des talents disséminés dans les circonstances d'une existence ordinaire. Tous ici sont « inspirés ».

De quel élan sont-ils mobilisés ? Quel appel oriente leur vie ? Les trois biographes en connaissent la réponse et ne cessent pas de la montrer : le « désir national ». Pour tous ces écrivains mineurs il s'agit d'incorporer dans leur travail l'aspiration de la nation roumaine. L'idée, dont le contenu n'est pas clair, peut tout comprendre d'une activité publique. Eriger une école, fonder un journal, écrire quelques strophes nationalistes, gérer en tant qu'employé un département, etc., etc. Aussi, est-elle capable non pas seulement de donner sens à la vie, sinon d'investir les efforts les plus modestes. Aron Pumnul, l'auteur du manuel pour les classes de gymnase s'apprête à mentionner, en guise de conclusion, après chaque biographie, l'existence du « zèle national » : puisqu'elle peut accompagner n'importe quel emploi du temps, comme une vocation universelle³. C'est ce qui justifie l'étendue presque illimitée de la collection des vies exemplaires. Car, par le « désir national », toute vie peut se transformer dans une vie vouée. Il faut souligner cette qualité d'une passion qu'on tend souvent à négliger en raison de sa mythologie et de son appartenance à une *doxa* : la capacité d'investir les vies communes. Dans sa note célèbre du *Journal* du 25 décembre 1911, Kafka faisait observer que dans une culture « petite » personne ne reste indifférent aux problèmes nationaux. Chaque existence est agitée et actionnée par les préoccupations nationalistes : le cercle de ceux qui y participent, qui se sentent inspirés s'étend à toute la nation⁴. Le « désir national » rend ainsi l'inspiration – cette qualité qui anoblit une vie – très accessible. Il est le moteur d'une démocratisation, associant infatigablement l'idée de mission et les gestes banales.

² Pour une panorama des modèles très divers d'exemplarité engagés par le genre biographique au XIXe siècle, voir Luc Fraisse, « Le pittoresque développement des biographies d'écrivains au XIXe siècle », *COntEXTES* [En ligne], 3 | 2008, mis en ligne le 17 juin 2008, consulté le 21 mars 2014. URL : <http://contextes.revues.org/2143> ; DOI : 10.4000/contextes.2143.

³ Aron Pumnul, *Lepturariu*, IV, I, p. 54 ; IV, 1, p. 286 ; IV, II, p. 74.

⁴ Kafka, *Journal*, Traduit par Marthe Robert, Paris, Grasset, 1954, pp. 179-183.

Comment la vocation vient-elle dans la vie ?

Ce que je propose est de situer ce « désir » national dans un cadre qui n'est pas celui des doctrines et des idéologies nationalistes, mais celui de la démocratisation de la vocation dans la modernité. Max Weber a montré dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* que l'appel religieux, qui était censé ordonner la vie humaine et l'organiser en fonction d'une mission, a été réinterprété par la Réforme dans un sens démocratique. « L'unique moyen de vivre d'une manière agréable à Dieu n'est pas de dépasser la morale de la vie séculière par l'ascèse monastique, mais exclusivement d'accomplir dans le monde les devoirs correspondant à la place que l'existence assigne à l'individu dans la société »⁵. Cette idée accordait à tous et à chacun le droit à une vie orientée. Il suffit d'exercer une activité quelconque dans le monde, d'avoir un métier et de s'y consacrer totalement pour façonner sa vie, pour lui donner sens et forme.

Il appartient à Judith Schlanger, dans son livre de 1997, *La Vocation*, d'explorer le détail des contenus démocratiques véhiculés par l'idée de vocation dans la modernité. En effet, elle montre que l'idéologie romantique qui réserve aux artistes et aux poètes le droit à la vie vouée⁶ n'est qu'un décodage restrictif et incomplet d'une figure de la « mission » bien plus répandue. Car si l'inspiration, censée conduire la vie du créateur, est devenue l'attribut (de plus en plus obscure) d'une élite, le champ du désir, capable lui aussi d'orienter les existences, ne cesse pas de s'élargir. Le régime démocratique est celui de l'envie, disait Tocqueville⁷. Les gens peuvent tout désirer et, en plus, ils ont tous le droit de désirer : qu'est-ce le « désir national » autre chose qu'une passion démocratisée, ouverte à des collectivités qui auparavant ne pouvaient même pas se penser comme « nationales » ? Aussi, chacun peut-il organiser sa vie en fonction d'une aspiration, d'un désir, et devenir, comme dit Schlanger, l'« entrepreneur » de sa vie. Sous sa forme la plus banale, cette mission démocratisée s'identifie à l'idée de réussite dans la vie : « La vocation moderne se présente comme la tâche éthique d'une vie, et cette vie est son champ, son enjeu et le critère de sa réussite. C'est parce que la

⁵ Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Traduction par J. Chavy, Paris, Plon, 1964, p. 90.

⁶ Pour un inventaire des problèmes posés par la vie inspirée à l'âge romantique, voir Nathalie Heinrich, *L'élite artiste*, Paris, Gallimard, 2005, pp. 75sqq, surtout le chapitre « La vie vouée », pp. 82-100.

⁷ Pour évoquer brièvement ses mots, bien connus : « Il ne faut pas dissimuler que les institutions démocratiques développent à un très haut degré le sentiment de l'envie dans le cœur humain.... » (Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1840), tome deuxième, version électronique consultée le 27 mars 2014 sur le portail *The Project Gutenberg*, <http://www.gutenberg.org/files/30514/30514-h/30514-h.htm>). Voir aussi la réflexion récente de Fabrice Wilhelm, *L'Envie, une passion démocratique au XIXe siècle*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2013.

grande priorité est de réussir sa vie à ses propres yeux qu'il est important que chacun puisse se reconnaître dans ce qu'il fait »⁸.

La différence entre la découverte protestante de cette vocation démocratisée et la redécouverte romantique tient à l'investissement dans la vie active : tandis que la première était uniquement centrée sur le métier, l'interprétation moderne est décidément plus nuancée et variée. C'est notamment ce qui constitue notre expérience démocratique de la « mission ». Le rapport aux possibilités d'action, aux formes d'activités et à leur apparition dans le champ de l'expérience est infiniment vaste et coloré. Le mérite de Schlanger est d'avoir concentré son enquête sur la variété des rapports entre la vie vouée et la vie active – et, plus exactement, sur la capacité de la vocation de s'approprier le champ de l'action. On peut en distinguer trois rapports fondamentaux. Il y a d'abord, l'absence de la prise. À partir d'une lecture de Rousseau, Schlanger essaye de penser une vocation qui se méfie des activités professionnelles et en général de toute expression publique. Ce qui mène naturellement à l'appréciation des vertus de la réclusion, du retrait, du repos ; en même temps, l'inscription dans le monde des actions ne se fait que par hasard. À force des accidents, l'activité arrive à la vocation de façon intermittente, en fonction des mécanismes que le sujet ne maîtrise absolument pas. Deuxièmement, il est possible de faire du métier sa vocation. Soit comme carrière, soit comme « papillonnage » (vacillement incessant entre les occupations), il s'agit d'embrasser des formes d'action données qui façonnent le désir. Autrement dit, le sujet puise dans l'espace public les repères qui définissent la portée et l'orientation de sa vie vouée : il se retrouve entièrement dans ce que la société détermine dans les nomenclatures des professions. Enfin, la solution de l'emprise totale. Elle suppose l'invention de ses formes d'action en fonction des dispositions de soi. Ce n'est plus le métier qui inspire le désir, mais le désir qui émane le métier. « Plutôt que de faire de sa tâche sa vocation, comme le voulait Luther, en investissant de l'intérieur la situation dans laquelle on se trouve placé, on veut faire de sa vocation sa tâche ». Ou, avec la formule encore plus simple de Nathalie Heinich : « faire de vocation profession »⁹. Au risque de schématiser les propos de Schlanger, je voudrais souligner cette « typologie » qui se dessine et qui dissocie entre la découverte accidentelle des formes de l'action, l'adhésion à des formes de l'action déjà disponibles, et l'invention de ses propres formes d'action. Ou, si l'on veut privilégier plutôt la continuité de ces attitudes, on peut parler d'une gamme qui distribue plusieurs distances possibles entre la vocation et la vie active, de celle maximale imposée par la philosophie du retrait, jusqu'à celle minimale engagée par l'utopie d'un moi qui se réalise intégralement dans ses formes d'expression publique.

⁸ Judith Schlanger, *La Vocation* (1997), Paris, Hermann, 2010, pp. 26-27.

⁹ Nathalie Heinich, *L'élite*, p. 75.

Ces distinctions me paraissent importantes parce que le problème de l'inscription dans la vie active est au cœur même de l'idéologie nationaliste. Elle y arrive, bien sûr, par ses propres chemins. D'un point de vue historique, le nationalisme se représente comme conditionné dans son affirmation publique : des obstacles, des forces, des dominations bloquent ou mettent en question sa présence dans l'espace commun¹⁰. Toute aspiration nationale se réalise contre une contrainte (l'autorité étrangère et opposée à la reconnaissance de l'identité ethnique) qui réprime son entrée dans le champ des actions. La préoccupation pour la possibilité de l'activité publique se confond ainsi avec la lutte d'une nation pour la représentation identitaire. Toute action publique est un triomphe de la nation ; par contre, la répression implique le retrait, et le retardement de l'engagement actif. Aussi, la distinction de Schlanger entre une vocation « professionnelle », bien intégrée à l'espace public, et une vocation rétractile et méfiante prend-elle tout son sens dans le cas du désir national. Il est essentiel de savoir si les professions, les institutions et les activités enregistrées dans le nomenclateur officiel peuvent incorporer le désir national ou pas ; si les vies orientées par l'aspiration nationaliste peuvent se reconnaître dans ce qu'ils font, ou si elles sont censées se replier sur le domaine privé. Ainsi, comme source d'une démocratisation de la vocation, la particularité du désir national mobilise d'emblée une séparation nette entre l'intimité et les vertus du retrait, d'une part, et l'affirmation plénière dans la vie publique, de l'autre.

Qu'en est-il de la troisième attitude cernée par Schlanger ? Quel sens peut-elle prendre dans ce contexte nationaliste la vocation qui trouve dans la quête de soi les formes de son action ? Quel rôle assigner à la singularisation de son activité ? C'est là que le « désir national » impose une distribution nettement différente du rapport entre vocation et activité. J'y reviendrai à la fin de mon article.

La vocation dans la vie privée

Un écrivain qui occupe un poste dans le bureau du juge montre une passion gène pour les activités spirituelles. « Son désir inassouvi » le porte vers l'étude et le monde des livres : « dès qu'il aura fini ses devoirs au bureau, il se pressa à rentrer pour s'occuper à poursuivre ses études. Les livres qu'il pouvait procurer de son salaire étaient son plaisir et son agréable passe-temps ». Ce partage entre la vie professionnelle et la vie privée n'est justifié que par une incompatibilité idéologique. Ce n'est pas qu'il s'ennuie au bureau, ce n'est pas que son travail serait définitivement impropre à ses préoccupations intimes – seulement il ne retrouve

10 Pour une analyse des cultures littéraires nationalistes du point de vue des conflits qui les définissent, voir l'article de Pascale Casanova, « La guerre de l'ancienneté », in Pascale Casanova (dir.), *Des littératures combattives. L'internationale des nationalismes littéraires*, Paris, Raisons d'Agir, 2011, pp. 10-31.

pas dans cet espace institutionnel la place pour l'expression de son aspiration. Un autre travail de bureau, dans un autre contexte idéologique, pourrait fort bien accueillir son penchant pour l'étude et surtout ses présomptions nationalistes. S'il décide d'abandonner ses fonctions, il le fait pour ne pas y avoir trouvé la finalité plus haute qu'il attendait : « il préférerait la vie menée loin du bruit vain de la vie publique d'antan, dépourvue de toute finalité commune et haute ». Il ne s'agit pas de l'opposition nette entre une activité essentiellement privée et une autre fatalement publique – mais d'un conflit temporaire qui force la vocation individuelle à se réfugier et se réaliser dans le domaine privé. D'ailleurs, il quitte ses devoirs sur un terme soigneusement défini : « tant que le régime injuste perdurera »¹¹.

C'est la justification typique du retrait. Faute de pouvoir manifester son désir national, de l'incorporer à son activité on décide de se retirer. C'est le modèle d'une vocation qui, sous un conditionnement politique, très étroitement liée au contexte historique et à une distance temporelle (dans le passé, jadis, avant), n'a pas accès au domaine de la vie active. Cette vie menée « loin du bruit » peut éveiller des idées du repos, du retrait paisible ou même le topos idyllique de la vie à la campagne. On lit souvent : « se retira à son domaine pour s'occuper de l'économie agricole »¹². Néanmoins l'idée de ce retrait n'est pas celle d'une liberté intime, sinon celle d'un empêchement de l'activité. Ceux qui se retirent ne le font pas pour ce qu'on leur offre, mais pour ce qu'on leur refuse. Le refuge s'associe à l'activité rare, aux possibilités précaires, inconstantes et imprévisibles. On lit dans une telle biographie l'histoire du poète obligé de suivre son bienfaiteur partout ; il se retrouve forcément à la campagne, où son patron s'est vu renvoyer par les autorités, en raison de ses activités nationalistes. Le biographe le décrit comme un homme qui emprunte à chaque situation les moyens pour sa création. La vocation s'y réalise d'une manière intermittente, au gré des circonstances qui donnent accès au monde de l'action. Le mot clé, trois fois répété en quelque lignes seulement, est l'occasion :

...accompagnant son maître à son domaine de Bucov, son talent eut l'occasion de se développer au milieu de la nature. Là il avait écrit la plupart de ses élégies. Après la mort de son patron, on lui donna l'occasion de faire une élégie sur le tombeau de ce patriote important. À l'occasion de la fondation de l'Ecole Sf. Sava il composa une ode etc.¹³.

L'occasion n'y est que la figure d'un manque de contrôle du sujet sur les formes de son action. Le poète subit les situations comme des possibilités qui sont décidées loin de lui. D'ailleurs, aucune des créations engendrées de la sorte ne sont

¹¹ Aron Pumnul, *Lepturariu*, IV, 2, p. 229.

¹² *Ibidem*, p. 206.

¹³ Vasile Gr. Pop, *Conspect*, I, pp. 82-83.

l'expression de sa volonté : il s'agit de formes imposées, découvertes au hasard, par le jeu des forces extérieures. « Les circonstances de la vie décidèrent malgré soi le genre de sa poésie : c'est-à-dire la satire, qui lui offre une sorte de compensation pour l'injustice subie »¹⁴.

Tout cela dessine un trajet de vie sans liberté, mais en mouvement, discontinu, avec une forte dimension événementielle. Parfois, il est articulé par des rencontres qui annoncent un infléchissement, un changement brusque de direction. Tel auteur doit la découverte d'une toute autre dimension de la littérature ou de la vie grâce à un autre croisé par accident. Il laisse alors derrière sa jeunesse, ses créations antérieures, ses manuscrits non-publiés etc. Il assume une perte. La rencontre met en scène une force de séparation par rapport au passé qui est souvent le thème d'une telle vie. Le mot qui apparaît pour qualifier ce genre de vie est « dilettante ». Mais les connotations positives (plaisir, libre changement d'activité, refus de la spécialisation) sont doublées par des notes négatives : dépense vitale, expression de soi possible mais inachevée. Ce qu'il a fait et il a perdu ou abandonné ; ce qu'il aurait pu faire et il n'a pas développé : la perte et la puissance parlent toujours d'un investissement raté. Car, fondamentalement, ces formes de vie évoquent un obstacle originaire ; on devine toujours qu'un désir (national) a été inhibé et que toute réalisation n'est que l'expression dégénérée d'une activité inaccessible.

La vocation dans la vie publique

Une fois l'espace public ouvert à l'inscription du désir national, la convention biographique change radicalement. Il n'y a plus de tension entre la préférence intime pour les valeurs spirituelles et l'emploi professionnel. Qu'un écrivain mène un travail bureaucratique, cela ne lui pose aucun problème. Citons un exemple : un auteur « qui éprouve un penché pour l'histoire et pour la littérature »¹⁵ est obligé d'assumer un devoir administratif. Il subit le partage entre sa passion pour les lettres et son occupation publique – entre lesquelles il est obligé de choisir de manière presque brutale : « on l'a retiré du temple des muses et on l'a nommé à la tête du département dans le ministère de l'enseignement ». Il ne s'ensuit pourtant aucune frustration. La mission de sa vie est parfaitement compatible avec cette dislocation, puisque toutes les fonctions peuvent exprimer activement l'élan national. Tout ce qu'on peut faire dans l'espace public est inspiré.

L'essentiel est de se trouver un poste – le reste, l'incorporation de la vocation (du désir national) à ce poste est déjà assuré. C'est une neutralité par rapport au métier qui engendre facilement des propos qui ressemblent à ceux de Luther.

¹⁴ Aron Pumnul, *Lepturariu*, IV, 2, p. 206.

¹⁵ *Ibidem*, p. 275.

Avoir sa place, exercer une profession, remplir une fonction, deviennent des conditions suffisantes pour mobiliser une vie vouée :

Il a été infatigable dans son activité spirituelle parce qu'il s'est vraiment trouvé à sa place. Ils sont plusieurs ceux qui pourraient réaliser beaucoup s'ils se trouvaient chacun à sa place : Si le bon Dieu mettait/ Chaque personne à sa place/ Nous progresserons plus vite/ Sans que d'autres doivent nous aider"¹⁶.

Sauf que à l'origine de cette idée mobilisatrice ne se trouve pas une vision économique des emplois différenciés créés par un système d'échange et fondée sur la division du travail. Qu'ils enseignent, qu'ils fonctionnent dans un ministère, qu'ils représentent le pays en tant que députés, qu'ils rédigent un journal, ces personnages ont une action unique, contribuant à l'essor de la patrie. Ils font partout la même chose. Leur engagement dans l'espace public s'appuie sur une vision globale du monde de la profession comme monde du travail. Ce désir qui ne connaît plus d'empêchements est exprimé par le travail continu, sans cesse, sans répit¹⁷. C'est une figure de l'action publique légitimée et en même temps la manière la plus simple de démocratiser la vie vouée en l'identifiant au dénominateur le plus petit de l'activité humaine.

De ce point de vue, il n'y a aucune raison pour distinguer la poésie entre les autres activités, comme une profession plus inspirée. Sa vocation est engendrée par le même désir impliqué dans une fonction ministérielle. Mais la manière dans laquelle la poésie devient compatible avec l'exercice professionnel devient du coup bien singulier : il ne s'agit pas au sens strict d'un phénomène de professionnalisation de la littérature. Il n'est pas question de constituer un métier d'écrivain, avec ses propres exigences, ses pratiques, ses institutions etc. sinon de confondre la littérature dans le monde indifférencié du travail. Il y a sans doute la notion de carrière poétique : mais elle n'engage aucune rupture par rapport aux autres carrières ou plans d'existence. La vie du poète conçue dans ces cadres implique une continuité parfaite des activités et des vécus, et son unique détermination est de se développer dans l'espace public :

Nous honorons tel ou tel saint parce qu'ils se sont retirés du monde, pour être plus tranquils, sans rendre aucun service à la société ... Bolintineanu ne s'est pas retiré du monde, il a vécu pour les gens et entre les gens : il a servi son pays et l'humanité ; Bolintineanu a été homme et il l'est resté, conservant sa dignité d'homme ; il a été poète – et il a chanté le sublime ; il a été ministre – et il n'a pas cherché à profiter de son poste...¹⁸.

¹⁶ Vasile Gr. Pop, *Conspect*, I, pp. 112-113.

¹⁷ Aron Pumnul, *Lepturariu*, IV, 2, p. 275 ; Vasile Gr. Pop, *Conspect*, I, p. 115; I, p. 128 etc.

¹⁸ Eufrosina Homoriceanu apud Vasile Gr. Pop, *Conspect*, II, pp. 48-49.

Le « désir national » rend ainsi possibles deux narrations existentielles dont la distribution des valeurs est complémentaire et également insatisfaisante : une qui est profondément événementielle mais dépourvue de liberté – c'est la vie du dilettante. L'autre qui est libre de s'exprimer activement et qui domine le champ de l'action, mais qui est monotone, parfaitement continue, et sans relief possible – c'est la vie du professionnel. Il y manque une narration qui réunisse liberté et singularité : ce serait la troisième figure de la vocation qui puise dans les ressources intérieures, d'un moi, les repères d'une action inspirée.

À la recherche de la vie intérieure

Sans doute le « désir national » est-il un appel puissant, mais non-singularisé. Il est une passion collective, censée mobiliser des masses et nourrir de la même manière de nombreuses âmes ; les biographes le supposent unique, sans différences notables d'une personnalité à l'autre. Pour avoir une vie vouée, il suffit d'évoquer le « zèle » national qui anime un auteur, sans préciser sa particularité. Du coup, un écrivain qui cherche en soi, en réclusion, une version plus singularisée de l'aspiration nationale, ne fait pas de sens. Dans cet univers nationaliste une quête de soi qui constitue son « appel » est inutile. Lorsqu'on se réfère au « caractère original » d'un auteur, qui en plus cultive sa particularité en se retirant du monde professionnel (« il dit qu'il ne veut pas recevoir aucune fonction publique dans l'état »), ce n'est pas pour construire une intériorité. Le biographe se précipite à préciser que le retrait volontaire de l'espace public est dû au même élan nationaliste : « il préfère se consacrer à l'écriture en toute liberté pour répandre les idées libérales et les sentiments nobles chez ses compatriotes »¹⁹.

En fait, la figure d'une intériorité différenciée – qui participe par sa différenciation même à la constitution de sa mission au monde – est extrêmement rare dans ces collections de biographies. On le trouve exceptionnellement à la fin du manuel pour la 8^{ème} classe de gymnase, dans le récit de vie d'un des derniers écrivains enregistrés (qui est aussi un des plus jeunes) :

...sans parents, il fut obligé de poursuivre ses études dépourvu d'aide, laissé en proie au hasard : aussi a-t-il commencé d'apprendre la chirurgie à l'hôpital militaire de Bucarest. Déjà à l'âge de 12 ans, le feu poétique que la Providence avait mis dans son âme, commençait à reluire. Mais il poursuivait mécaniquement les cours de l'école de médecine, bien qu'il n'en avait pas le goût ; car dans son âme reluisait le génie poétique : dans son cœur résonnait la voix d'une muse. Pendant qu'il écoutait à l'école l'anatomie et qu'il voyait les squelettes : il pensait à la destinée et à l'âme qui avaient habité ces squelettes. Pendant qu'il était sorti dans la campagne avec ses camarades pour reconnaître les herbes médicinales : il admirait la belle nature et écoutait les voix des fleurs qu'il cueillait et traduisait dans la langue de l'harmonie. Et pourtant, il fut

¹⁹ Aron Pumnul, *Lepturariu*, IV, 2, p. 199.

obligé de suivre la carrière de chirurgien, d'assister à des opérations qui lui brûlaient le cerveau, d'obéir à la règle d'Esculape²⁰.

À regarder de près cette histoire d'une singularité qui essaye de s'exprimer, on comprend la réserve des biographes inspirés par l'idéal national : le nationalisme y est complètement absent. Du monde professionnel, il a été évacué par un mécanisme économique : la pauvreté qui impose le choix d'un gagne-pain. L'emploi n'est plus la chance de servir sa patrie, mais un moyen de survie qui se soumet aux lois du marché. D'ailleurs, pour une fois, le métier de chirurgien est évoqué de manière très concrète, et sorti du vague du « travail ». Du monde intérieur, le désir national a été remplacé par le cliché d'une conduite poétique (rêverie, attitude contemplative, admiration du beau). Dans cette lignée, à terme, on finira par réinventer la séparation entre la vocation poétique et l'activité professionnelle. Vingt ans plus tard, quand les biographies de grande série figureront sans difficulté des vies orientées par des passions strictement individuelles, le rôle de la poésie dans la détermination de la mission deviendra tellement important qu'il éclipsera totalement l'activité publique, changeant de manière radicale la perspective sur le récit de vie. Ainsi, l'auteur d'un *Dictionnaire des contemporains* de 1897 pourra dire que les écrivains n'ont même pas besoin d'une biographie puisqu'ils s'incorporent dans leur création : « Tout le monde n'est pas lettré pour trouver sa vie dans les modèles de poésie et prose »²¹.

Pour mettre en place une figure de la quête du soi, pour que la mythologie du poète singulier pénètre dans cet univers de représentations dominé par le nationalisme il fallait faire une réforme en profondeur de l'ordre biographique. Un autre désir ne pouvait pas s'inscrire en harmonie à côté du « désir national » ; il n'était pas possible d'accueillir une aspiration singularisante là où il y avait déjà une aspiration collective. Pour que l'une naisse, l'autre dût se dévaloriser. Ce qui explique la distance qui se creuse entre la grande fabrique de la vocation qui se met en marche de 1865 à 1875 et la trivialisation tardive de la quête de soi, qui n'advient qu'après 1890. Il faut souligner ce décalage dans la réception de la *doxa* biographique. Pour revenir au tableau des vocations esquissé par Judith Schlanger, ce qui donne à réfléchir est la possibilité d'une discrimination entre la circulation des trois figures. L'« occasion », le « métier » ou la « quête de soi » sont également banales et accessibles dans la culture biographique de l'époque ; la vocation intérieure ne suppose aucune invention, elle peut être facilement composée à l'aide des idées romantiques de la première moitié du XIXe siècle. Et pourtant ces trois ressorts de la vie vouée ne seront pas accueillis de la même manière, au même moment. Le rythme d'acquisition montré par la littérature

²⁰ *Ibidem*, p. 300.

²¹ Dim. R. Rosetti, *Dicționarul Contemporanilor [Le Dictionnaire des contemporains]*, București, Tipografia « Populară », 1897, p. II.

roumaine impose ses décalages et ses retardements, et finalement, ses différences. Il s'agit ici de reconnaître l'invention des usages à l'intérieur d'une « culture petite », le fait qu'elle investit des valeurs qui lui sont propres dans des ressources communes, disponibles à grande échelle. Même plus : il s'agit de reconnaître la possibilité des « découvertes » au sein de la *doxa*. Dans le cadre des mythes de la biographie, l'apparition de la quête de soi est un événement qui change le rapport aux formes et à la vie. Même si son invention n'était pas liée à un programme ou à une doctrine, elle n'était pas pour autant moins révolutionnaire – et productrice au niveau des pratiques et des rapports esthétiques.

BIBLIOGRAPHIE

- CASANOVA, Pascale (dir.), *Des littératures combattives. L'internationale des nationalismes littéraires*, Paris, Raisons d'Agir, 2011.
- FRAISSE, Luc, « Le pittoresque développement des biographies d'écrivains au XIXe siècle », *CONTEXTES* [En ligne], 3 | 2008, mis en ligne le 17 juin 2008, consulté le 21 mars 2014. URL : <http://contextes.revues.org/2143> ; DOI : 10.4000/contextes.2143.
- HEINICH, Nathalie, *L'élite artiste*, Paris, Gallimard, 2005.
- KAFKA, *Journal*. Traduit par Marthe Robert, Paris, Grasset, 1954.
- POP, Vasile Gr., *Conspect asupra literaturii române și literaturii ei de la început și până astăzi în ordine cronologică* [Conspect sur la littérature roumaine et sur ses écrivains des origines jusqu'à aujourd'hui en ordre chronologique], pars 1-2, București, Tipografia Națională C.N. Rădulescu, 1875-1876.
- PUMNUL, Arune, *Lepturarii rumânesc* [Livre de lecture roumain], Tome IV, pars 1-2, Viena, Editura Cărților Școlare, 1864-1865.
- ROSETTI, Dim. R., *Dicționarul Contemporanilor* [Le Dictionnaire des contemporains], București, Tipografia « Populară », 1897.
- SCHLANGER, Judith, *La Vocation* (1997), Paris, Hermann, 2010.
- VULCAN, Iosif, « Panteonul Român » [Le Panthéon Roumain, 1869], in *Publicistică*, édité par Lucian Drimba, Bucarest, Minerva, 1989, pp. 7-112.
- WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Traduction par J. Chavy, Paris, Plon, 1964.
- WILHELM, Fabrice, *L'Envie, une passion démocratique au XIXe siècle*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2013.

“NATIONAL DESIRE” AND DEDICATED LIFE
IN 19TH CENTURY BIOGRAPHIES

(Abstract)

The first series of “exemplary” biographies from the Romanian literature was published in the second half of the 19th century. On behalf of a nationalist teaching, these writings used to picture lives that were propelled by mere “national desire”. However, since our point here is not to retrieve this sort of “passion” within a nationalist context, we shall try – while holding Max Weber’s theory from *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism* and especially Judith Schlanger’s ideas on the topic of vocation – to follow its line, all along with a process that might be properly called “democratisation of vocation”, and which actually furrows the whole modernity. In doing that, we shall maintain a threefold perspective on such “inspired” lives: the first is encouraged by *reclusion*; the second comes with the assumption of a distinct profession; the third develops on the enhancement of Self and on the assumption of its unaltered singularity. Among these three types, we chose to inquire into the specific ways in which “national desire” articulates the coordinates of an “inspired” destiny.

Keywords: Romanian literature, literary biographies, nationalism, vocation, creative singularity.

„DORINȚA NAȚIONALĂ” ȘI VIAȚA DEDICATĂ
ÎN BIOGRAFIILE DIN SECOLUL AL XIX-LEA

(Rezumat)

Primele colecții de biografii „exemplare” din literatura română au apărut în a doua jumătate a secolului al XIX-lea, promovând, în numele unei pedagogii naționaliste, reprezentarea unei vieți mobilizate de „dorința națională”. Nu ne propunem să resituăm această „pasiune” în context naționalist, ci în cadrul procesului de democratizare a vocației care străbate întreaga modernitate, sprijinindu-ne pe interpretarea celebră a lui Max Weber din *Etica protestantă și spiritul capitalismului*, și mai ales pe reflecția lui Judith Schlanger asupra vocației. Plecând de la diferențierea a trei forme prin care viața „inspirată” se înscrie în câmpul activității umane (prin retragere, prin exercitarea unei profesii, prin aprofundarea sinelui și a singularității sale ireductibile), vom încerca să înțelegem modurile specifice în care „dorința națională” articulează existențele pe coordonatele unui destin „inspirat”.

Cuvinte-cheie: literatura română, biografii literare, naționalism, vocație, singularitate creatoare.